



Poésies

INDEX

1	Arbre de nuit (Ranoux)	Le coquillage (Fombeure)	Été (Zerdoumi)
	Nocturne (Toulet)	Offrande (Granek)	
2	L'appel du large (Baudelaire)	Au bord de la mer (Gautier)	Théâtre humain (Rembard)
	Vogue (Ben Slima)	Marine (Verlaine)	
3	Salut (Mallarmé)	Le mousse (Corbière)	Aurore sur la mer (Vivien)
	Évasion (Granek)	A Ulric G (de Musset)	
4	Tempête (Autran)	Mer calme (Autran)	Jour d'été (Zerdoumi)
	Brise marine (Mallarmé)	Comme le marinier (Du Bellay)	
5	Elbe (Mandiargues)	Matin sur le port (Samain)	Avé Maris Stella (Hérédia)
	Caveau d'email (Sicard)	Ma frégate (Vigny)	
6	L'épave (Livic)	En bateau (Verlaine)	Pétales bleus de la rose..(Delavigne)
	Un coucher de soleil (Hérédia)	Sonnet (Vivien)	
7	Sur la côte (Verhaeren)	Le navire mystique (Artaud)	Les vagues (Merat)
	Nouveau monde (Villebramar)	Le chant de l'eau (Verhaeren)	
8	Pendant la tempête (Gautier)	Chrysé (Chénier)	L'homme est la mer (Baudelaire)
	Le navire (Elskamp)	La mer (Beauchemin)	
9	Étoile de la mer (Elskamp)	L'éternité (Rimbaud)	Rythme des vagues (Coppée)
	A mon ami Alfred T (Musset)	L'albatros (Baudelaire)	
10	Le berger et la mer (Fontaine)	La mer (Chateaubriand)	La mer (Sully)
	Clair de lune (Hugo)	Cigue (Dufour)	

1

Poésies



ARBRE DE NUIT

Sous la lune absente
 Je converse avec les géants de la nuit,
 Ces arbres qui remuent le noir de leur langage
 mystérieux
 Ou bien
 Habitent le silence nocturne.

Je devine au loin
 Mon capitaine
 Habité par le vent
 A la proue de son navire couleur de crème
 Blanc
 Cassé
 Fendu par l'écume du trait du jour naissant.

Maëlle Ranoux

ÉTÉ

La mer
 à la robe bruissante de bleu
 pose l'émeraude de son regard
 sur le carrosse d'or éphémère
 qui nous attend
 passants lumineux
 pour un voyage insouciant
 dans la saison
 où la royauté
 privilège du mystère
 est maintenant une couronne solaire
 posée
 sur nos vies humbles

Kamal Zerdoumi

LE COQUILLAGE

Ronfle coquillage !
 Où l'on entend tout le bruit de la mer
 Vague par vague,
 Où l'on entend marcher les petits crabes,
 Où l'on entend mugir le vent amer.
 Ronfle coquillage !
 Ah ! Je revois tous les bateaux de bois,
 Les voiles blanches
 Claires comme un matin de beau dimanche,
 Ailes de joie.
 Ronfle coquillage !
 En toi je retrouve les beaux jours vivants,
 Où les mouettes claquaient au vent
 Dans un grand ciel bleu gonflé de nuages,
 De nuages blancs, signe du beau temps !...
 Ronfle coquillage !

Maurice Fombeure



NOCTURNE

Ô mer, toi que je sens frémir
A travers la nuit creuse,
Comme le sein d'une amoureuse
Qui ne peut pas dormir ;

Le vent lourd frappe la falaise...
Quoi ! si le chant moqueur
D'une sirène est dans mon cœur –
Ô cœur, divin malaise.

Quoi, plus de larmes, ni d'avoir
Personne qui vous plaigne...
Tout bas, comme d'un flanc qui saigne,
Il s'est mis à pleuvoir.

Paul-Jean Toulet

OFFRANDE

Au creux d'un coquillage
Que vienne l'heure claire
Je cueillerai la mer
Et je te l'offrirai.

Y dansera le ciel
Que vienne l'heure belle.
Y dansera le ciel
Et un vol d'hirondelle
Et un bout de nuage
Confondant les images
En l'aurore nouvelle
Dans un reflet moiré
Dans un peu de marée
Dans un rien de mirage
Au fond d'un coquillage.

Et te les offrirai.

Esther Granek



L'APPEL DU LARGE

Un matin nous partons, le cerveau plein de flamme,
Le coeur gros de rancune et de désirs amers,
Et nous allons, suivant le rythme de la lame,
Berçant notre infini sur le fini des mers.

Mais les vrais voyageurs sont ceux-là seuls qui partent
Pour partir, coeurs légers, semblables aux ballons,
De leur fatalité jamais ils ne s'écartent,
Et sans savoir pourquoi, disent toujours : Allons !

Amer savoir, celui qu'on tire du voyage !
Le monde, monotone et petit, aujourd'hui,
Hier, demain, toujours, nous fait voir notre image :
Une oasis d'horreur dans un désert d'ennui !

Charles Baudelaire

AU BORD DE LA MER

La lune de ses mains distraites
A laissé choir, du haut de l'air,
Son grand éventail à paillettes
Sur le bleu tapis de la mer.

Pour le ravoir elle se penche
Et tend son beau bras argenté ;
Mais l'éventail fuit sa main blanche,
Par le flot qui passe emporté.

Au gouffre amer pour te le rendre,
Lune, j'irais bien me jeter,
Si tu voulais du ciel descendre,
Au ciel si je pouvais monter !

Théophile Gautier



MARINE

L'Océan sonore
 Palpite sous l'oeil
 De la lune en deuil
 Et palpite encore,

Tandis qu'un éclair
 Brutal et sinistre
 Fend le ciel de bistre
 D'un long zigzag clair,

Et que chaque lame,
 En bonds convulsifs,
 Le long des récifs
 Va, vient, luit et clame,

Et qu'au firmament,
 Où l'ouragan erre,
 Rugit le tonnerre
 Formidablement.

Paul Verlaine

VOGUE

Au loin ...la mer du nord

Adossée au littoral
 la foule défile dans un flot bruyant,
 entre remous et repos.

Sous le soleil
 renaissent les sourires.
 Sur la digue,
 se brisent les souvenirs,
 rêves apaisants
 bercés par l'écume vibrante.

Chahuté par le vent,
 Le temps n'est plus alors rien
 Figé en une saison
 dont le sable est le témoin.

Nadia Ben Slima

THÉÂTRE HUMAIN... DÉCHU

Marais salants de nuages resplendissants sur le phare
 Je me rapproche, je touche, je goûte
 Les algues ont obscuré l'avancée des crabes
 vivants sous les rochers domptés par la marée haute.
 La mousse des vagues m'agglutine
 l'air saumâtre me chavire
 je me sens de nouveau seule.
 Pourquoi ?
 J'espérais trouver une réponse dans cette île
 à la grandeur du théâtre humain.
 Je pensais voir des baleines
 il y en a point.
 Tu as à nouveau tout détruit
 Tu n'as pas su garder la stupeur
 de l'âme écarquillée devant la vie.
 Malheur à toi!

Sybille Rembard



SALUT

Rien, cette écume, vierge vers
À ne désigner que la coupe;
Telle loin se noie une troupe
De sirènes mainte à l'envers.

Nous naviguons, ô mes divers
Amis, moi déjà sur la poupe
Vous l'avant fastueux qui coupe
Le flot de foudres et d'hivers;

Une ivresse belle m'engage
Sans craindre même son tangage
De porter debout ce salut

Solitude, récif, étoile
À n'importe ce qui valut
Le blanc souci de notre toile.

Stéphane Mallarmé

LE MOUSSE

Mousse : il est donc marin, ton père ?...
– Pêcheur. Perdu depuis longtemps.
En découchant d'avec ma mère,
Il a couché dans les brisants ...

Maman lui garde au cimetière
Une tombe – et rien dedans –
C'est moi son mari sur la terre,
Pour gagner du pain aux enfants.

Deux petits. – Alors, sur la plage,
Rien n'est revenu du naufrage ? ...
– Son garde-pipe et son sabot ...

La mère pleure, le dimanche,
Pour repos... Moi : j'ai ma revanche
Quand je serai grand – matelot ! –

Tristan Corbière



AURORE SUR LA MER

Je te méprise enfin, souffrance passagère !
J'ai relevé le front. J'ai fini de pleurer.
Mon âme est affranchie, et ta forme légère
Dans les nuits sans repos ne vient plus l'effleurer.

Aujourd'hui je souris à l'Amour qui me blesse.
O vent des vastes mers, qui, sans parfum de fleurs,
D'une âcre odeur de sel ranimes ma faiblesse,
O vent du large ! emporte à jamais les douleurs !

Emporte les douleurs au loin, d'un grand coup
d'aile,
Afin que le bonheur éclate, triomphal,
Dans nos cœurs où l'orgueil divin se renouvelle,
Tournés vers le soleil, les chants et l'idéal !

Renée Vivien

ÉVASION

Et je serai face à la mer
qui viendra baigner les galets.
Caresses d'eau, de vent et d'air.
Et de lumière. D'immensité.
Et en moi sera le désert.
N'y entrera que ciel léger.

Et je serai face à la mer
qui viendra battre les rochers.
Giflant. Cinglant. Usant la pierre.
Frappant. S'infiltrant. Déchaînée.
Et en moi sera le désert.
N'y entrera ciel tourmenté.

Et je serai face à la mer,
statue de chair et coeur de bois.
Et me ferai désert en moi.
Qu'importera l'heure. Sombre ou claire...

Esther Granek

A ULRIC G.

Ulric, nul oeil des mers n'a mesuré l'abîme,
Ni les hérons plongeurs, ni les vieux matelots.
Le soleil vient briser ses rayons sur leur cime,
Comme un soldat vaincu brise ses javelots.

Ainsi, nul oeil, Ulric, n'a pénétré les ondes
De tes douleurs sans borne, ange du ciel tombé.
Tu portes dans ta tête et dans ton coeur deux
mondes,
Quand le soir, près de moi, tu vas triste et courbé.

Mais laisse-moi du moins regarder dans ton âme,
Comme un enfant craintif se penche sur les eaux ;
Toi si plein, front pâli sous des baisers de femme,
Moi si jeune, enviant ta blessure et tes maux.

Alfred de Musset

4

Poésies



TEMPÊTE

Tout regard se perd, tant la brume est noire ;
 Il ne fut jamais plus aveugle nuit :
 Au sein du néant je pourrais me croire,
 Si je n'entendais un immense bruit.

Cette voix, ô mer ! C'est ta voix qui tonne
 Sur l'écueil voisin chargé de galets,
 Tandis que le vent, le grand vent d'automne,
 Fait craquer mon' toit et bat mes volets.

Aquilon lugubre, incessante lame,
 Oh ! Je vous sais gré de hurler ainsi !
 Vous traduisez bien ce que j'ai dans l'âme.
 Merci, vent d'automne ! Océan, merci !

Joseph Autran

MER CALME

Il est nuit : la mer dans son lit repose,
 Assoupie au loin si tranquillement
 Que pas une brise à cette heure n'ose
 Troubler d'un baiser son recueillement.

Sans murmure aucun, sans aucune ride,
 Qu'elle est belle à voir cette mer qui dort,
 Laissant admirer dans le flot limpide
 A la claire nuit ses étoiles d'or !

Pour jouir ainsi de ce calme immense,
 Quel est ton secret, ô mer ? Dis-le-moi !
 Car je sais un cœur, un cœur en démente,
 Qui voudrait enfin dormir comme toi !

Joseph Autran

JOUR D'ÉTÉ

Gravir la dune
 les bronches emplies
 d'air marin
 puis découvrir là-bas
 le miroir bleu aux rides
 crêtés d'écume
 et son argent éblouissant
 Descendre vers la plage
 s'asseoir sur le sable
 être cet infime témoin
 de l'harmonie des couleurs
 et de la matière
 Regarder l'horizon
 et rêver de partir
 seulement rêver
 Rien ne vaut
 le voyage immobile
 déchiré du cri soudain
 de la mouette

Kamal Zerdoumi

4

Poésies



BRISE MARINE

La chair est triste, hélas ! et j'ai lu tous les livres.
Fuir ! là-bas fuir ! Je sens que des oiseaux sont ivres
D'être parmi l'écume inconnue et les cieux !
Rien, ni les vieux jardins reflétés par les yeux
Ne retiendra ce coeur qui dans la mer se trempe
Ô nuits ! ni la clarté déserte de ma lampe
Sur le vide papier que la blancheur défend
Et ni la jeune femme allaitant son enfant.
Je partirai ! Steamer balançant ta mâture,
Lève l'ancre pour une exotique nature !

Un Ennui, désolé par les cruels espoirs,
Croit encore à l'adieu suprême des mouchoirs !
Et, peut-être, les mâts, invitant les orages,
Sont-ils de ceux qu'un vent penche sur les naufrages
Perdus, sans mâts, sans mâts, ni fertiles îlots ...
Mais, ô mon coeur, entends le chant des matelots !

Stéphane Mallarmé

COMME LE MARINIER, QUE LE CRUEL ORAGE

Comme le marinier, que le cruel orage
A longtemps agité dessus la haute mer,
Ayant finalement à force de ramer
Garanti son vaisseau du danger du naufrage,

Regarde sur le port, sans plus craindre la rage
Des vagues ni des vents, les ondes écumer ;
Et quelqu'autre bien loin, au danger d'abîmer,
En vain tendre les mains vers le front du rivage :

Ainsi, mon cher Morel, sur le port arrêté,
Tu regardes la mer, et vois en sûreté
De mille tourbillons son onde renversée :

Tu la vois jusqu'au ciel s'élever bien souvent,
Et vois ton Du Bellay à la merci du vent
Assis au gouvernail dans une nef percée,

Joachim Du Bellay



ELBE

J'ai dit
 Je te tu
 Tu dis
 Tu me moi
 Je te tutoie
 Tu me tutoies
 Je me tais et tu t'es tue
 Je tue l'autre en toi
 Comme en moi tu tuas l'un
 Je me tue si tu te tues
 Tu n'es plus toi tu es moi
 Qui ne suis plus rien que toi
 Une et un sont un
 Il fait nuit en plein soleil
 Pour mieux noyer l'indivis
 Pour nous noyer tous deux
 Dans un vaste lit d'eau bleue
 Midi profondément noir
 Claire mort
 Précipite l'heure ardente

André PIEYRE DE MANDIARGUES

AVE MARIS STELLA

Sous les coiffes de lin, toutes croisant leurs bras
 Vêtus de laine rude ou de mince percale,
 Les femmes à genoux sur le roc de la cale,
 Regardent l' Océan blanchir l'île de Batz.

Les hommes, pères, fils, maris, amants, là-bas
 Avec ceux de Paimpol, d'Audierne et de Cancale,
 Vers le Nord sont partis pour la lointaine escale,
 Que de hardis pêcheurs qui ne reviendront pas !

Par dessus la rumeur de la mer et des côtes,
 Le chant plaintif s'élève, invoquant à voix hautes
 L'Etoile sainte : espoir des marins en péril ;

Et l'Angélus, courbant tous ces fronts noirs de hâle,
 Des clochers de Roscoff à ceux de Sybirl,
 S'envole, tinte et meurt dans le ciel rose et pâle.

José Maria de Hérédia

MATIN SUR LE PORT

Le soleil, par degrés, de la brume émergeant,
 Dore la vieille tour et le haut des mâtures ;
 Et, jetant son filet sur les vagues obscures,
 Fait scintiller la mer dans ses mailles d'argent.

Voici surgir, touchés par un rayon lointain,
 Des portiques de marbre et des architectures ;
 Et le vent épicié fait rêver d'aventures
 Dans la clarté limpide et fine du matin.

L'étendard déployé sur l'arsenal palpite ;
 Et de petits enfants, qu'un jeu frivole excite,
 Font sonner en courant les anneaux du vieux mur.

Pendant qu'un beau vaisseau, peint de pourpre et d'azur
 Bondissant et léger sur l'écume sonore,
 S'en va, tout frissonnant de voiles, dans l'aurore.

Albert Samain



CAVEAU D'ÉMAIL

Au cyanure du soir se creuse la marée,
Que des draps de satin ourlés d'enluminures,
Couvrent de gouffres flous griffés d'éclaboussures,
Où la voile arrachée épousera la fée.

L'ampélite de l'eau d'une lame effleurée
Au souffle vagabond de rêves en boutures,
Efface le dessin des profondes voussures
Que le marin toisait de son âme apeurée.

Le silence invisible aux murmures des vagues,
Hisse un velours de brume aux plis d'un
catafalque,
Dont les ganses de moire affranchissent les
dagues.

Au premier franc frisson du bois qui se déchire,
La nef et le marin, sous un papier de calque,
Croquent l'éternité de la mer en délire.

Francis Etienne Sicard

MA FREGATE

Qu'elle était belle, ma frégate,
Lorsqu'elle voguait dans le vent !
Elle avait, au soleil levant,
Toutes les couleurs de l'agate ;
Ses voiles luisaient le matin
Comme des ballons de satin ;
Sa quille mince, longue et plate,
Portait deux bandes d'écarlate
Sur vingt-quatre canons cachés ;
Ses mâts, en arrière penchés,
Paraissaient à demi couchés.
Dix fois plus vive qu'un pirate,
En cent jours du Havre à Surate
Elle nous emporta souvent.
Qu'elle était belle, ma frégate,
Lorsqu'elle voguait dans le vent !

Alfred de VIGNY.



L'ÉPAVE

Une silhouette grise émerge de la brume
Qui couvre le rivage dans les lueurs du matin.
Brûlé par le soleil, lavé par le crachin.
C'est un ancien voilier, mal blanchi par l'écume.

Endormi sur la grève il attend le grand flot.
Un lit de goémon, est sa pauvre pailleasse.
Quand le vent de noroît fait gémir sa carcasse
Il pleure par ses blessures, on entend ses sanglots.

Les jours de grande marée, fiévreux, il se relève,
Il va appareiller ! Cette illusion est brève,
Il tire sur sa chaîne mais reste prisonnier.

Par son flanc déchiré il montre ses membrures
Et dresse vers le ciel muet, qu'il paraît supplier,
Deux vieux bois décharnés, restes de sa mâture.

Antoine Livic

EN BATEAU

L'étoile du berger tremblote
Dans l'eau plus noire et le pilote
Cherche un briquet dans sa culotte.

C'est l'instant, Messieurs, ou jamais,
D'être audacieux, et je mets
Mes deux mains partout désormais !

Le chevalier Atys, qui gratte
Sa guitare, à Chloris l'ingrate
Lance une oeillette scélérate.

L'abbé confesse bas Eglé,
Et ce vicomte dérégé
Des champs donne à son cœur la clé.

Cependant la lune se lève
Et l'esquif en sa course brève
File gaîment sur l'eau qui rêve.

Paul Verlaine

PÉTALES BLEUS DE LA ROSE DE L'AUBE

Pétales bleus de la rose de l'aube
acceptez les agissements de ma plume.
Si je cours si tôt, ce n'est pas pour vous remuer.
Apollon me tire de vos cotés, mais ne me donne guère de leçons.

Quand j'aurai fini, nous irons ensemble
sur les collines, au-dessus de la mer
où le vent d'automne caressera nos visages baignés de lumière.

C'est là-bas, pièce par pièce
que nous regarderons ce puzzle.
Et quand les bateaux quitteront le port,
nous partirons, nous aussi,
par le chemin de la falaise que nous connaissons si bien.

Mais maintenant, ma fleur, patience, dormez...

Jules Delavigne



UN COUCHER DE SOLEIL, EN BRETAGNE

Les ajoncs éclatants, parure du granit,
Dorent l'âpre sommet que le couchant allume.
Au loin, brillante encore par sa barre d'écume,
La mer sans fin, commence où la terre finit !

A mes pieds, c'est la nuit, le silence. Le nid
Se tait. L'homme est rentré sous le chaume qui fume ;
Seul l'Angélus du soir, ébranlé dans la brume,
A la vaste rumeur de l'Océan s'unit.

Alors, comme du fond d'un abîme, des traînes,
Des landes, des ravins, montent des voix lointaines
De pâtres attardés ramenant le bétail.

L'horizon tout entier s'enveloppe dans l'ombre,
Et le soleil mourant, sur un ciel riche et sombre,
Ferme les branches d'or de son rouge éventail.

José M. de Hérédia

SONNET (LES ALGUES...)

Les algues entr'ouvraient leurs âpres cassolettes
D'où montait une odeur de phosphore et de sel,
Et, jetant leurs reflets empourprés vers le ciel,
Semblaient, au fond des eaux, des lits de violettes.

La blancheur d'un essor palpitant de mouettes
Mêlait au frais nuage un frisson fraternel ;
Les vagues prolongeaient leur rêve et leur appel
Vers la tiédeur de l'air aux caresses muettes.

Les flots très purs brillaient d'un reflet de miroir...
La Sirène aux cheveux rouges comme le soir
Chantait la volupté d'une mort amoureuse.

Dans la nuit, sanglotait et s'agitait encor
Un soupir de la vie inquiète et fiévreuse...
Les étoiles pleuraient de longues larmes d'or.

Renée Vivien



SUR LA CÔTE

Un vent rude soufflait par les azurs cendrés,
Quand du côté de l'aube, ouverte à l'avalanche,
L'horizon s'ébranla dans une charge blanche
Et dans un galop fou de nuages cabrés.

Le jour entier, jour clair, jour sans pluie et sans brume,
Les crins sautants, les flancs dorés, la croupe en feu,
Ils ruèrent leur course à travers l'éther bleu,
Dans un envollement d'argent pâle et d'écume.

Et leur élan grandit encor lorsque le soir,
Couplant l'espace entier de son grand geste noir,
Les poussa vers la mer, où criaient les rafales,

Et que l'ample soleil de juin, tombé de haut,
Se débattit, sanglant, sous leur farouche assaut,
Comme un rouge étalon dans un rut de cavales.

Emile Verhaeren

LES VAGUES

Vous êtes la beauté. Vers, la pure Ionie
C'est de vous que naquit Vénus au temps des dieux,
Et vous avez formé son corps victorieux
De votre onde mobile à la lumière unie.

C'est vous, près des vaisseaux, qui faisiez l'harmonie
Des sirènes charmant les Grecs mélodieux,
Et reflétiez l'effroi des grands temples pieux
De Sunium aux bois sacrés de l'Ausonie.

Bien que l'âge ait passé des vieux mythes charmants
Et qu'au sein de vos flots soulevés ou dormants
La raison ait tué la chimère sacrée,

Au fond de votre abîme impénétrable et bleu,
L'âme malgré soi cherche et regarde attirée
Si dans cet autre ciel on ne verrait pas Dieu.

Albert Mérat

LE CHANT DE L'EAU

L'entendez-vous, l'entendez-vous
Le menu flot sur les cailloux ?
Il passe et court et glisse,
Et doucement dédie aux branches,
Qui sur son cours se penchent,
Sa chanson lisse.

Là-bas,
Le petit bois de cornouillers
Où l'on disait que Mélusine
Jadis, sur un tapis de perles fines,
Au clair de lune, en blancs souliers
Dansa ;

Le petit bois de cornouillers
Et tous ses hôtes familiers,
Et les putois et les fouines,
Et les souris et les mulots,
Ecoutent
Loin des sentes et loin des routes
Le bruit de l'eau...

Emile VERHAEREN



LE NAVIRE MYSTIQUE

Il se sera perdu le navire archaïque
 Aux mers où baigneront mes rêves éperdus,
 Et ses immenses mâts se seront confondus
 Dans les brouillards d'un ciel de Bible et de Cantiques.

Et ce ne sera pas la Grecque bucolique
 Qui doucement jouera parmi les arbres nus ;
 Et le Navire Saint n'aura jamais vendu
 La très rare denrée aux pays exotiques.

Il ne sait pas les feux des havres de la terre,
 Il ne connaît que Dieu, et sans fin, solitaire
 Il sépare les flots glorieux de l'Infini.

Le bout de son beaupré plonge dans le mystère ;
 Aux pointes de ses mâts tremble toutes les nuits
 L'Argent mystique et pur de l'étoile polaire.

Antonin Artaud

NOUVEAU MONDE

Elles étaient trois Caravelles
 quittaient Cadix au couchant
 droit devant.

Ils étaient quatre jeunes gens
 le portant.

Arrivés à l'Océan
 doucement l'ont mis à terre
 sans l'éveiller, doucement
 doucement.

Étrange, étrange navire
 Amiral
 en route vers le Ponant.

Elles étaient trois Caravelles
 ils étaient quatre jeunes gens
 sur l'épaule le portant
 Nouveau Monde droit devant.

Pour Vie Nouvelle revivre
 droit devant.

Nouveau Monde droit devant !
 A crié le Commandant.

Villebramar



CHRYSE

Pourquoi, belle Chrysé, t'abandonnant aux voiles,
 T'éloigner de nos bords sur la foi des étoiles ?
 Dieux ! je t'ai vue en songe ; et, de terreur glacé,
 J'ai vu sur des écueils ton vaisseau fracassé,
 Ton corps flottant sur l'onde, et tes bras avec peine
 Cherchant à repousser la vague ionienne.
 Les filles de Nérée ont volé près de toi.
 Leur sein fut moins troublé de douleur et d'effroi,
 Quand, du bélier doré qui traversait leurs ondes,
 La jeune Hellé tomba dans leurs grottes profondes.
 Oh ! que j'ai craint de voir à cette mer, un jour,
 Tiphys donner ton nom et plaindre mon amour !
 Que j'adressai de vœux aux dieux de l'onde amère !
 Que de vœux à Neptune, à Castor, à son frère !
 Glaucus ne te vit point ; car sans doute avec lui
 Déesse au sein des mers tu vivrais aujourd'hui.
 Déjà tu n'élevais que des mains défaillantes ;
 Tu me nommais déjà de tes lèvres mourantes,
 Quand, pour te secourir, j'ai vu fendre les flots
 Au dauphin qui sauva le chanteur de Lesbos.

André Chénier

LA MER

Loin des grands rochers noirs que baise la marée,
 La mer calme, la mer au murmure endormeur,
 Au large, tout là-bas, lente s'est retirée,
 Et son sanglot d'amour dans l'air du soir se meurt.

La mer fauve, la mer vierge, la mer sauvage,
 Au profond de son lit de nacre inviolé
 Redescend, pour dormir, loin, bien loin du rivage,
 Sous le seul regard pur du doux ciel étoilé.

La mer aime le ciel : c'est pour mieux lui redire,
 À l'écart, en secret, son immense tourment,
 Que la fauve amoureuse, au large se retire,
 Dans son lit de corail, d'ambre et de diamant.

Et la brise n'apporte à la terre jalouse,
 Qu'un souffle chuchoteur, vague, délicieux :
 L'âme des océans frémit comme une épouse
 Sous le chaste baiser des impassibles cieus.

Nérée Beauchemin



LE NAVIRE

La troisième, elle, est d'un navire
Avec tous ses drapeaux au ciel,
La troisième, elle, est d'un navire
Ainsi qu'ils vont sous le soleil,

Avec leurs mâts avec leurs ancres,
Et leur proue peinte en rouge ou vert,
Avec leurs mâts, avec leurs ancres,
Et tout en haut leur guidon clair.

Or, la troisième, elle, est dans l'air,
Et puis aussi, elle, est dans l'eau,
Or, la troisième sur la mer
Est comme y sont les blancs bateaux,

Et les rochers, et les accores,
Et terre dure ou sable mol,
Et les rochers, et les accores,
Et les îles et les atolls ;

Et la troisième est seule au monde
En large, en long, en vert, en bleu,
Et la troisième est seule au monde
Avec le soleil au milieu.

Max Elskamp

L'HOMME ET LA MER

Homme libre, toujours tu chériras la mer !
La mer est ton miroir ; tu contemples ton âme
Dans le déroulement infini de sa lame,
Et ton esprit n'est pas un gouffre moins amer.

Tu te plais à plonger au sein de ton image ;
Tu l'embrasses des yeux et des bras, et ton cœur
Se distrait quelquefois de sa propre rumeur
Au bruit de cette plainte indomptable et sauvage.

Vous êtes tous les deux ténébreux et discrets :
Homme, nul n'a sondé le fond de tes abîmes ;
Ô mer, nul ne connaît tes richesses intimes,
Tant vous êtes jaloux de garder vos secrets !

Et cependant voilà des siècles innombrables
Que vous vous combattez sans pitié ni remord,
Tellement vous aimez le carnage et la mort,
Ô lutteurs éternels, ô frères implacables !

Charles Baudelaire

PENDANT LA TEMPÊTE

La barque est petite et la mer immense ;
La vague nous jette au ciel en courroux,
Le ciel nous renvoie au flot en démente :
Près du mât rompu prions à genoux !

De nous à la tombe, il n'est qu'une planche.
Peut-être ce soir, dans un lit amer,
Sous un froid linceul fait d'écume blanche,
Irons-nous dormir, veillés par l'éclair !

Fleur du paradis, sainte Notre-Dame,
Si bonne aux marins en péril de mort,
Apaise le vent, fais taire la lame,
Et pousse du doigt notre esquif au port.

Nous te donnerons, si tu nous délivres,
Une belle robe en papier d'argent,
Un cierge à festons pesant quatre livres,
Et, pour ton Jésus, un petit saint Jean.

Théophile Gautier



ÉTOILE DE LA MER

Et de vaisseaux, et de vaisseaux,
Et de voiles, et tant de voiles,
Mes pauvres yeux allez en eaux,
Il en est plus qu'il n'est d'étoiles ;

Et cependant je sais, j'en sais
Tant d'étoiles et que j'ai vues
Au-dessus des toits de mes rues,
Et que j'ai vues et que je sais ;

Mais des vaisseaux il en est plus,
– Et j'en sais tant qui sont partis –
Mais c'est mon testament ici,
Que de vaisseaux il en est plus ;

Et des vaisseaux voici les beaux
Sur la mer, en robes de femmes,
Allés suivant les oriflammes
Au bout du ciel sombré dans l'eau,

Et de vaisseaux tant sur les eaux
La mer semble un pays en toile,
Mes pauvres yeux allez en eaux,
Il en est plus qu'il n'est d'étoiles.

Max Elskamp

L'ÉTERNITÉ

Elle est retrouvée.
Quoi ? – L'Eternité.
C'est la mer allée
Avec le soleil.

Ame sentinelle,
Murmurons l'aveu
De la nuit si nulle
Et du jour en feu.

Des humains suffrages,
Des communs élans
Là tu te dégages
Et voles selon.

Puisque de vous seules,
Braises de satin,
Le Devoir s'exhale
Sans qu'on dise : enfin.

Là pas d'espérance,
Nul orietur.
Science avec patience,
Le supplice est sûr.

Elle est retrouvée.
Quoi ? – L'Eternité.
C'est la mer allée
Avec le soleil.

Arthur Rimbaud

L'ALBATROS

Souvent, pour s'amuser, les hommes d'équipage
Prennent des albatros, vastes oiseaux des mers,
Qui suivent, indolents compagnons de voyage,
Le navire glissant sur les gouffres amers.

A peine les ont-ils déposés sur les planches,
Que ces rois de l'azur, maladroits et honteux,
Laissent piteusement leurs grandes ailes blanches
Comme des avirons traîner à côté d'eux.

Ce voyageur ailé, comme il est gauche et veule !
Lui, naguère si beau, qu'il est comique et laid !
L'un agace son bec avec un brûle-gueule,
L'autre mime, en boitant, l'infirme qui volait !

Le Poète est semblable au prince des nuées
Qui hante la tempête et se rit de l'archer ;
Exilé sur le sol au milieu des huées,
Ses ailes de géant l'empêchent de marcher.

Charles Baudelaire



RYTHME DES VAGUES

J'étais assis devant la mer sur le galet.
 Sous un ciel clair, les flots d'un azur violet,
 Après s'être gonflés en accourant du large,
 Comme un homme accablé d'un fardeau s'en décharge,
 Se brisaient devant moi, rythmés et successifs.
 J'observais ces paquets de mer lourds et massifs
 Qui marquaient d'un hurra leurs chutes régulières
 Et puis se retiraient en râlant sur les pierres.
 Et ce bruit m'enivrait; et, pour écouter mieux,
 Je me voilai la face et je fermai les yeux.
 Alors, en entendant les lames sur la grève
 Bouillonner et courir, et toujours, et sans trêve
 S'écrouler en faisant ce fracas cadencé,
 Moi, l'humble observateur du rythme, j'ai pensé
 Qu'il doit être en effet une chose sacrée,
 Puisque Celui qui sait, qui commande et qui crée,

N'a tiré du néant ces moyens musicaux,
 Ces falaises aux rocs creusés pour les échos,
 Ces sonores cailloux, ces stridents coquillages
 Incessamment heurtés et roulés sur les plages
 Par la vague, pendant tant de milliers d'hivers,
 Que pour que l'Océan nous récitât des vers.

François Coppée

A MON AMI ALFRED T.

Dans mes jours de malheur, Alfred, seul entre mille,
 Tu m'es resté fidèle où tant d'autres m'ont fui.
 Le bonheur m'a prêté plus d'un lien fragile ;
 Mais c'est l'adversité qui m'a fait un ami.

C'est ainsi que les fleurs sur les coteaux fertiles
 Etalent au soleil leur vulgaire trésor ;
 Mais c'est au sein des nuits, sous des rochers stériles,
 Que fouille le mineur qui cherche un rayon d'or.

C'est ainsi que les mers calmes et sans orages
 Peuvent d'un flot d'azur bercer le voyageur ;
 Mais c'est le vent du nord, c'est le vent des naufrages
 Qui jette sur la rive une perle au pêcheur.

Maintenant Dieu me garde ! Où vais-je ? Eh ! que m'importe ?
 Quels que soient mes destins, je dis comme Byron :
 « L'Océan peut gronder, il faudra qu'il me porte. »
 Si mon coursier s'abat, j'y mettrai l'éperon.

Mais du moins j'aurai pu, frère, quoi qu'il m'arrive,
 De mon cachet de deuil sceller notre amitié,
 Et, que demain je meure ou que demain je vive,
 Pendant que mon cœur bat, t'en donner la moitié.

Alfred de Musset



LA MER

La mer pousse une vaste plainte,
Se tord et se roule avec bruit,
Ainsi qu'une géante enceinte
Qui des grandes douleurs atteinte,
Ne pourrait pas donner son fruit ;

Et sa pleine rondeur se lève
Et s'abaisse avec désespoir.
Mais elle a des heures de trêve :
Alors sous l'azur elle rêve,
Calme et lisse comme un miroir.

Ses pieds caressent les empires,
Ses mains soutiennent les vaisseaux,
Elle rit aux moindres zéphires,
Et les cordages sont des lyres,
Et les hunes sont des berceaux.

Elle dit au marin : « Pardonne
Si mon tourment te fait mourir ;
Hélas ! Je sens que je suis bonne,
Mais je souffre et ne vois personne
D'assez fort pour me secourir ! »

Puis elle s'enfle encor, se creuse
Et gémit dans sa profondeur ;
Telle, en sa force douloureuse,
Une grande âme malheureuse
Qu'isole sa propre grandeur !

René-François Sully Prudhomme

LA MER

Des vastes mers tableau philosophique,
Tu plais au coeur de chagrins agité :
Quand de ton sein par les vents tourmenté,
Quand des écueils et des grèves antiques
Sortent des bruits, des voix mélancoliques,
L'âme attendrie en ses rêves se perd,
Et, s'égarant de penser en penser,
Comme les flots de murmure en murmure,
Elle se mêle à toute la nature :
Avec les vents, dans le fond des déserts,
Elle gémit le long des bois sauvages,
Sur l'Océan vole avec les orages,
Gronde en la foudre, et tonne dans les mers.

Mais quand le jour sur les vagues tremblantes
S'en va mourir ; quand, souriant encor,
Le vieux soleil glace de pourpre et d'or
Le vert changeant des mers étincelantes,
Dans des lointains fuyants et veloutés,
En enfonçant ma pensée et ma vue,
J'aime à créer des mondes enchantés
Baignés des eaux d'une mer inconnue.
L'ardent désir, des obstacles vainqueur,
Trouve, embellit des rives bocagères,
Des lieux de paix, des îles de bonheur,
Où, transporté par les douces chimères,
Je m'abandonne aux songes de mon coeur.

François-René de Chateaubriand

CLAIR DE LUNE

La lune était sereine et jouait sur les flots. —
La fenêtre enfin libre est ouverte à la brise,
La sultane regarde, et la mer qui se brise,
Là-bas, d'un flot d'argent brode les noirs îlots.

De ses doigts en vibrant s'échappe la guitare.
Elle écoute... Un bruit sourd frappe les sourds échos.
Est-ce un lourd vaisseau turc qui vient des eaux de Cos,
Battant l'archipel grec de sa rame tartare ?

Sont-ce des cormorans qui plongent tour à tour,
Et coupent l'eau, qui roule en perles sur leur aile ?
Est-ce un djinn qui là-haut siffle d'un voix grêle,
Et jette dans la mer les créneaux de la tour ?

Qui trouble ainsi les flots près du sérail des femmes ? —
Ni le noir cormoran, sur la vague bercé,
Ni les pierres du mur, ni le bruit cadencé
Du lourd vaisseau, rampant sur l'onde avec des rames.

Ce sont des sacs pesants, d'où partent des sanglots.
On verrait, en sondant la mer qui les promène,
Se mouvoir dans leurs flancs comme une forme humaine... —
La lune était sereine et jouait sur les flots.

Victor Hugo



LE BERGER ET LA MER

Du rapport d'un troupeau dont il vivait sans soins,
 Se contenta longtemps un voisin d'Amphitrite:
 Si sa fortune était petite,
 Elle était sûre tout au moins.
 A la fin, les trésors déchargés sur la plage
 Le tentèrent si bien qu'il vendit son troupeau,
 Trafiqua de l'argent, le mit entier sur l'eau.
 Cet argent périt par naufrage.
 Son maître fut réduit à garder les brebis,
 Non plus berger en chef comme il était jadis,
 Quand ses propres moutons paissaient sur le rivage:
 Celui qui s'était vu Coridon ou Tircis
 Fut Pierrot et rien davantage.
 Au bout de quelque temps, il fit quelques profits,
 Racheta des bêtes à laine;
 Et comme un jour les vents, retenant leur haleine,
 Laisaient paisiblement aborder les vaisseaux:
 « Vous voulez de l'argent, ô Mesdames les Eaux,
 Dit-il, adressez-vous, je vous prie, à quelque autre:
 Ma foi! vous n'aurez pas le nôtre. »
 Ceci n'est pas un conte à plaisir inventé.
 Je me sers de la vérité
 Pour montrer par expérience,
 Qu'un sou, quand il est assuré,
 Vaut mieux que cinq en espérance;
 Qu'il se faut contenter de sa condition;
 Qu'aux conseils de la mer et de l'ambition
 Nous devons fermer les oreilles.
 Pour un qui s'en louera, dix mille s'en plaindront.
 La mer promet monts et merveilles:
 Fiez-vous y; les vents et les voleurs viendront.

Jean de La Fontaine

CIGUE

Je vous offre mon corps
 Puisque mon cœur est gauche.
 Lorsque vous quitterez le port,
 Vous le fixerez en proue,
 Les membres ouverts
 À la lyre du Vent
 Et à l'Éther.
 Vous le fixerez en proue,
 Tourné vers la mer.
 Je vous offre mes rêves,
 Car mon cœur pleure encore.
 Lorsque vous quitterez la grève
 Dans la nuit du mois D'août,
 Laissez mes chimères,
 A la lyre de Vent,
 Et comme hier;
 Dans la nuit du mois D'août
 Menées la galère.
 Je vous laisse le silence
 Sous des roses fanées.
 Je laisse en essence
 Toute l'ambre dorée.
 Et pas un voyage, pas un de plus,
 Ne saura jamais
 Que l'automne de ma vie
 Fut celui où je songeais encore,
 Sous les cieux enfumés,
 À justifier
 Les inconscients,
 Certes,
 Mais nombreux remords
 De mon esprit embrumé.

Guillaume Dufour